

Resp 35370 -6

15

M O L I E R E  
A T O U L O U S E,  
C O M E D I E

EN UN ACTE ET EN VERS;

Par M. PELLET DESBARREAUX;

*Représentée à Toulouse, pour la première fois,  
le 15 Mars 1787.*

—  
Prix, douze sous.  
—



A T O U L O U S E;  
*Au Magasin général des Pièces de Théâtre;*  
Chez BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome;



M. DCC. LXXXVII.  
AVEC PERMISSION



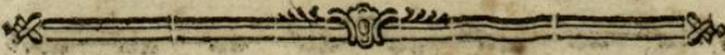
# ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MA MÈRE.

*C'EST sous vos auspices que doit paraître mon premier ouvrage. --- Jamais il ne sortira rien de ma plume dont la femme sensible qui m'a donné le jour puisse rougir ; ainsi je ne cherche, en vous dédiant ce coup d'essai, qu'à vous prouver que je conserverai jusqu'à la mort l'amour que vous m'avez inspiré pour la vertu.*

*Votre fils respectueux,*

H<sup>te</sup>. PELLET DESBARREAU.



## P R É F A C E.

C'EST en 1646 que le célèbre Moliere vint à Toulouse, muni d'un Privilège du Roi, pour y faire ses premieres armes; il se montra d'autant plus jaloux du suffrage des Toulousains, que les Arts qui fleurissaient déjà dans leur Ville, naissaient seulement ailleurs. Je n'ai point prétendu mettre en action ce qui se passa exactement à cette époque; mon intention a été seulement de rendre hommage à la mémoire de Moliere, dans une Ville où je n'ai de ressemblance avec ce grand homme, que le vif desir de mériter la bienveillance d'un Public aussi encourageant pour la timide médiocrité, que juste appréciateur de la perfection. — Pour célébrer plus dignement la ville de Toulouse, j'aurais pû tirer un trait plus intéressant de son histoire, mais il aurait fallu prendre un vol plus élevé. Et quand j'aurais choisi une époque plus éclatante, qu'aurais-je pû dire aux Toulousains de plus flateur, que de leur rappeler que c'est aux encouragemens qu'ils donnerent à ses premiers travaux, que la Nation est redevable du plus grand homme qui ait illustré la scène Française?

L'accueil qu'on a fait à ce faible essai m'a payé au centuple de mon travail. — Je ne répondrai pas aux différentes observations de mes juges les plus sevéres. — Le rôle de *Pirlon* en a choqué quelques-uns, mais M. Goldoni

P R É F A C E.

v

m'en a fourni l'idée dans la pièce italienne, qui a pour titre : *il Moliere*. J'ai cru pouvoir transporter sur notre Théâtre un caractère dont Moliere lui-même est le premier peintre, & qui le frappa tellement dans le monde, dès son aurore, qu'il vint enfin à bout de le démasquer dans son chef-d'œuvre du Tartuffe.

Quant aux dates, qui ne paraissent pas exactes à ceux qui y tiennent, le grand Corneille était déjà célèbre, que Moliere était encore ignoré. Le Cid fut joué en 1636, & l'Étourdi ne le fut à Paris qu'en 1658. — Je n'oublierai jamais l'indulgence du Public à mon égard, non plus que le zèle de mes Camarades, qui ont joué dans la Pièce; je voudrais pouvoir donner à chacun d'eux le tribut d'éloges qui leur est dû, par les soins qu'ils ont mis à voiler mes défauts, mais comme j'avais prévu leurs efforts, ils doivent être bien sûrs de la durée de ma reconnaissance.



**PERSONNAGES.**

MOLIERE. *M. Dumege.*

Mad<sup>e</sup>. BEJART, *Mad<sup>e</sup>. Fleury.*

Mlle. BRECOUR, *Mlle. Valville.*

LAGRANGE, *M. Clayareau.*

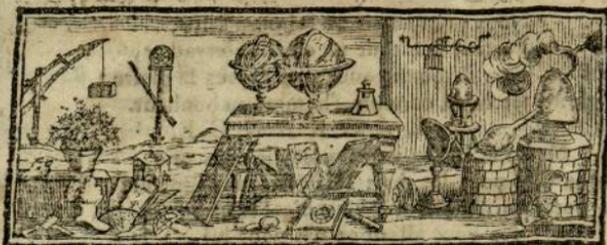
M. DE St. FIRMIN, Citoyen de  
Toulouse. *M. Dalainville.*

LE MARQUIS. *M. Fleury.*

PIRLON, faux Devot, Italien  
de nation. *M. Morin.*

LESBIN, Domestique de  
Moliere. *M. Chevalier.*

*La Scène est à Toulouse, dans l'appartement  
de Moliere.*



M O L L I È R E  
A T O U L O U S E ,  
C O M É D I E .

SCENE PREMIERE.

Mad<sup>e</sup>. B E J A R T , L A G R A N G E .

Mad<sup>e</sup>. B E J A R T .

**S** A V E Z - V O U S bien cher Lagrange , aujourd'hui ;  
Qu'avant que le Soleil commençât sa carrière ,  
Nous avons vû sortir Moliere ,  
Et qu'il n'est point encor rentré-chez lui ?

L A G R A N G E .

Les Magistrats qu'il sollicite ,

Ont peut-être en ce jour voulu le recevoir ,  
Ils ont dans tous les tems honoré le mérite ;  
Moliere serait-il éconduit sans espoir ?

Ses talens , il est vrai , ne paraissent encore  
Que dans leur plus modeste éclat ;  
Mais quoiqu'il soit , à leur aurore ,

Je prédis qu'ils feront la gloire de l'État .

M a d . B E J A R T .

Examinez pourtant quel destin est le nôtre ,  
Quels infatigables travaux !

Quel sort ! Moliere eût pu s'en procurer un autre ;  
Courant de tréteaux en tréteaux

8 MOLIERE A TOULOUSE;

Nous promenant de foire en foire,  
Portant par-tout un œuil observateur,  
Tous les jours il me dit qu'il court après la gloire;  
La gloire rarement conduit l'homme au bonheur.

L A G R A N G E.

Ah! Madame Bejart jugez mieux je vous prie  
De ce que pour les Arts l'État fait aujourd'hui;  
De notre entrepreneur si vous êtes l'amie,  
Ne vous allarmez pas pour lui.

Si nous vivions encor dans ces tems d'ignorance,  
Où les fots commandaient en France;  
Cornille eut été sans appui,  
Mais voyez quelle différence!  
Par-tout les Arts sont accueillis,  
Leur règne à la fin recommence,  
Et Moliere ornera le siècle de Louis.

Mad. B E J A R T.

Lagrange, avec plaisir j'en accepte l'augure.  
Les obstacles pourtant qu'il trouve à chaque pas,  
Ne sont pas ce qui me rassure.

A jouer en ces lieux s'il ne réussit pas,  
A quel sort faut-il nous attendre?  
Comment faire éclater en un mot ce savoir,  
Sur qui vous fondez notre espoir,  
Si l'on fait en tous lieux refus de nous entendre?

L A G R A N G E.

Je me flatte plus que jamais;  
On lui fera sans doute un accueil agréable;  
Mais veuillez me promettre, en cas d'un plein succès,  
Que vous me serez favorable,  
Pour obtenir de Moliere en ce jour,  
La main de la beauté que j'aime;  
Que vous l'engagerez vous-même,  
A vouloir en ces lieux couronner mon amour.

Mad. B E J A R T.

Depuis assez long-tems, il vous a fait connaître  
Quel intérêt il prend à la jeune Brecour;  
En la lui confiant son père le fit maître  
De lui faire choix d'un état;  
S'il craint de faire une imprudence  
En couronnant votre constance,  
Pourriez-vous le blamer d'être si délicat?  
Voyez à quels dangers le Théâtre abandonne,  
Un jeune cœur à qui d'heureux talens,  
Qu'avec plaisir chacun couronne,  
Attirent un flateur encens,  
Et dont l'essain qui l'envitonne

Colore

## COMÉDIE

9

Colore ses discours pour enivrer les sens,  
 Tant que le cœur se tait ; oui l'Actrice sommeille  
 Dans un agréable repos,  
 Elle n'est point sensible aux séduifants propos  
 Dont on étourdit son oreille ;  
 Mais quand sentant les prix qu'on met à ses travaux ;  
 Son amour propre enfin s'éveille,  
 Les galants lieux communs lui paraissent nouveaux ;  
 Elle écoute avec complaisance  
 L'hommage dangereux des papillons du jour,  
 Facile & sans expérience  
 Le plus flatteur pour elle a le moins de détour ;  
 Et souvent elle perd sa naïve innocence,  
 Pour ne pas voir que l'on encense  
 Sa vanité crédule & non pas son amour.  
 A vous unir si Moliere recule,  
 C'est qu'il connaît ces revers dangereux,  
 Et veut, faisant s'il peut, le bonheur de tous deux ;  
 La sauver d'un travers & vous d'un ridicule.

## L A G R A N G E.

Ainsi vous croyez qu'au bonheur  
 Dont peuvent jouir tous les hommes,  
 Dans l'état pénible où nous sommes,  
 Il faudra fermer notre cœur :  
 Parce que le vice sans cesse  
 Par notre organe est combattu,  
 Il faudra dans mon ame étouffer la tendresse,  
 Peut-être même encor rotgir de la vertu.  
 Ah ! Madame Bejart, cette idée est affreuse ;  
 Et de notre union détruirait tout l'accord.  
 Cette peinture douloureuse  
 Empoisonnerait notre sort.

Ecartons à jamais ces images pénibles,  
 Il serait affligeant même de présumer,  
 Que les hommes les plus sensibles ;  
 Doivent le plus craindre d'aimer.

## Mad. B E J A R T.

Vous avez pris trop à la lettre  
 Ce que je venais d'avancer ;  
 Pourrais-je, sans me compromettre ;

Croire qu'aux bonnes mœurs, il nous faut renoncer ?  
 À l'honneur parmi nous il n'est rien qui déroge,  
 Le plus grand de nos Rois vient de le confirmer ;  
 Il ne m'appartient point de faire notre éloge ;  
 Mais raisonnablement, peut-on mésestimer  
 Ceux qui penseront bien, suivant notre carrière ?  
 Répondez aux Censeurs qui pourraient la blâmer,

B

Que c'était celle de Moliere.

Gardons-nous cependant d'enivrer notre orgueil  
De ce que les succès nous donnent d'avantages ;  
Quel que soit du Public le favorable accueil,  
Au moment où l'on croit être exempt des orages ;

Souvent on rencontre un écueil.

Ils sont bien plus fréquens pour l'Actrice jolie  
Que pour tout autre assurément. —

Réfléchissez-y murement ,

N'allez pas altérer le cours de votre vie  
Pour le délire d'un moment ;

Et si jamais l'hymen l'un à l'autre vous lie ,

Que la raison toujours guide le sentiment ;

Sur-tout fermez l'oreille aux rapports de l'envie ;

Dans le palais de la folie

Les faux rapports souvent à la chaste *Thalie* ,

Ont donné Momus pour amant. . . . .

. . . . .

Croyez qu'à vous servir je serai la première ,

Vous me fairiez tort d'en douter.

Je fors pour quelques soins dont je dois m'acquitter ;

Veillez attendre ici Moliere.

## SCENE II.

LAGRANGE *seul.*

**N** On , Madame Bejart , vous ne présumez pas  
Que plus long-tems je puisse attendre. —

L'amour , jeune Brecour , qui m'enchaîne à vos pas ,  
A votre main me permet de prétendre.

Pourquoi diffère-t-on de couronner des nœuds ,

Qu'un rapport mutuel a formé dès l'enfance ?

Moliere se rendra , voyant notre constance ,

Son plaisir fut toujours de faire des heureux. —



## SCENE III.

LAGRANGE, Mademoiselle BRECOUR

LAGRANGE.

AH! la voilà celle que j'aime !  
 Savez-vous, charmante Brecour,

Que plus nous avançons, plus ma peine est extrême,  
 Nul espoir jusqu'ici ne luit à mon amour.

Je viens encor de parler de ma flâme  
 A votre bonne amie, à Madame Bejart;  
 Elle sait à quel point vous regnez sur mon ame,  
 Mais je vois qu'à mes vœux elle prend peu de part,  
 Et peut-être vous même avez-vous peu d'envie,  
 De voir mes desirs satisfaits ?

Mon attente jamais ne peut être remplie,  
 Si vous ne secondez les efforts que je fais.

Mademoiselle BRECOUR,

Pourquoi faut-il que je vous dise,

Que vous avez encor agi sans réfléchir ?

Aujourd'hui qui vous autorise

A dire qu'à mon sort vous voulez vous unir ?

C'est à moi qu'il fallait en parler la première ;

Je vous aurais épargné sûrement,

Une démarche irrégulière,

Qui ne saurait en ce moment

Que beaucoup déplaire à Molière ;

Peut-être ses efforts seront-ils impuissants

Pour surmonter la cabale jalouse

Qui tremble que pour quelque tems.

On ne veuille aujourd'hui le fixer à Toulouse.

Quel pays cependant fut plus digne de lui !

Les Arts qui n'ont ailleurs qu'une estime frivole,

Ici trouvant un légitime appui,

Sont couronnés au Capitole. ———

Ainsi ne pensons en ce jour

Qu'au projet de Molière ou ce qui l'intéresse,

Et par égard pour sa tendresse,

Nous devons un moment oublier notre amour.

LAGRANGE.

J'ai peut-être, il est vrai, trop mis de pétulance ;

En me plaignant de sa rigueur.

Il peut douter de ma confiance,

Mais je rends justice à son cœur.  
 S'il souffre quelquefois, c'est de voir que le vice  
 Peut dans ce siècle corrompu,  
 Semer de fleurs les bords du précipice  
 Dont il voudrait pouvoir garantir la vertu.  
 S'il se plaint d'être né dans le siècle où nous sommes;  
 C'est que sous un masque trompeur,  
 Il voit que l'intérêt guide aujourd'hui les hommes,  
 Où jadis ils étaient attirés par l'honneur. —

A sa connaissance profonde  
 Rien n'échappe, nos mœurs, nos défauts, nos travers,  
 Les cabales des sots, les intrigues du monde  
 Les froids discours, les mauvais vers  
 Tout est en bute à sa férule;  
 Il ne se sert, en dépit des railleurs,  
 Pour rendre les hommes meilleurs,  
 Que des armes du ridicule.

MADemoiselle B R E C O U R.  
 Promettez-moi que désormais,  
 Vous montrerez plus de prudence,  
 Quand de vos amoureux projets  
 Vous ferez une confidence.  
 Ce Toulousain si vertueux  
 Qui des Arts parcourt la carrière,  
 Monsieur de Saint-Firmin, qui ne forme des vœux  
 Que pour le succès de Moliere,  
 Hier nous assura qu'au gré de nos desirs,  
 Enfin tout allait se conclure;  
 J'en éprouve d'avance une volupté pure.  
 Moliere nous aime toujours sans imposture,  
 Nous devons bien au moins partager ses plaisirs. —

L A G R A N G E.  
 Mais ce maudit Monsieur Pirlon,  
 Ce suppôt de l'hypocrisie,  
 Qui semble être venu du fonds de l'Italie,  
 Pour semer la division,  
 Arme, dit-on, la Ville entière  
 Et la soulève adroitement  
 Contre les projets de Moliere.  
 Il s'est ingénieusement  
 Introduit jusqu'en cet asyle,

Pour semer les soupçons de sa haine subtile,  
 Mais son plan est trop bien connu de votre amant.

MADemoiselle B R E C O U R.  
 Du moindre trait d'ingratitude,  
 On ne vous soupçonna jamais,  
 Le vice en votre cœur ne peut avoir d'accès.

Le mien en est la certitude.

LAGRANGE.

Aussi pour notre ami, je pense comme vous,  
C'est en ces lieux qu'il vient se livrer à l'étude;

S'il se soustrait aux yeux jaloux

Des importuns & de la multitude,

Il s'occupe depuis long-tems

D'un livre qui peindra ses mœurs & sa sagesse;

Car c'est pour traduire Lucrece

Qu'il passe seul ici quelques heureux momens. —

## SCÈNE IV.

LAGRANGE, Mademoiselle BRECOUR,

LESBIN.

LESBIN, à *Mademoiselle Brecour.*

**M** Adame Bejart vous demande.

LAGRANGE, *impatiente.*

On ne peut vous voir un moment.

Mademoiselle BRECOUR.

Mon amie a des droits. —

LAGRANGE.

Je le vois bien vraiment. —

LESBIN.

Faut-il lui dire qu'elle attende?

Mademoiselle BRECOURT.

(*A Lesbin.*) (*A Lagrange.*)

Non, j'y vais; donnez-moi la main.

LAGRANGE.

Ah! pardonnez à ma tendresse. —

Mademoiselle BRECOURT.

Je vois bien qu'il faudra vous pardonner sans cesse.

Ton maître est-il rentré Lesbin?

LESBIN.

Non Mamzelle, bon il trotte;

Il m'a dit de prendre en partant,

Sa plus grande perruque & d'aller promptement

La mettre sous la papillote,

Et je n'ai pas trouvé du papier seulement. —

Mademoiselle BRECOUR, *en s'en allant.*

Tu peux en prendre sur la table.

SCENE V.

LESBIN *seul, allant à une table garnie de livres & de papiers.*

**C**'Est pas du papier blanc qu'il me faudra choisir;  
Il me paraît plus convenable  
D'employer ce cahier qui ne peut plus servir.  
Ce griffonage est d'une étrange espèce,  
Il ne doit être bon à rien.  
Ayant tout, cependant, examinons-le bien.  
Poème traduit de Lucrece.

Qu'est-ce que c'est que Lucrece ?..... Autant que je peux m'y connaître,  
Sur la perruque de mon maître,  
Ce Lucrece paraît très-propre à figurer.

---

SCENE VI.

PIRLON, LESBIN.

PIRLON.

**Q**uoique j'aie en ces lieux liberté toute entière,  
Veuillez me dire, mon enfant,  
S'il serait possible un moment  
D'entretenir Monsieur Moliere.

LESBIN.

Monsieur il n'est pas au logis,  
De ce que vous voulez, vous n'avez qu'à minstruire.  
De ce qu'on me dit de lui dire,  
Lorsque je m'en souviens toujours je l'avertis.

PIRLON.

Vous avez donc de la mémoire ?

LESBIN.

Mais oui Monsieur, dans certains cas.  
Souvent il vient des gens qui m'en font presqu'accroire,  
D'en parler à Monsieur je ne me souviens pas.

PIRLON.

Votre ingénuité me plaît je vous assure.

LESBIN.

Non pas la votre ; tenez , car votre tournure ,

Votre ton radouci, votre voix de lenteur,  
 Votre trop bénigne figure,  
 Ça ne me gagne pas le cœur.

P I R L O N.

Vous changeriez bientôt, mon enfant, de langage,  
 Si vous saviez qu'ici je viens pour vous servir,  
 Et que je n'y prétends remplir  
 Que les devoirs d'un dévot personnage.

L E S B I N.

Tant pis, car mon maître m'a dit,  
 Et pour sa probité par-tout on le renomme,  
 Qu'avant d'être dévot il faut être honnête homme.

P I R L O N.

Je vois qu'on vous a mal instruit.

Comment avec votre droiture,

De Moliere avez-vous adopté les travers ?  
 Je prétends aujourd'hui vous montrer l'imposture  
 Et l'esprit dangereux d'un homme aussi pervers.  
 Vous vous perdez à jamais dans le monde  
 Si vous gardez encor ce maître corrompu ;  
 Il n'est de citoyen que son esprit ne fronde.

Dans ses vers tout est combattu ;

Sous prétexte d'atmer contre l'hypocrisie,

Il a conçu, dit-on, la criminelle envie

D'oser censurer la vertu.

Gardez-vous bien, chez lui de rester davantage ;

Je prétends vous placer ailleurs,

Et si l'on a besoin de votre témoignage,  
 Pour avoir des détails sur ses goûts, sur ses mœurs ;

Pieusement nous avons lieu d'attendre

Que vous voudrez alors bien vous prêter.....

L E S B I N.

A rien

D'après donc ce qu'ici vous me faites entendre,  
 Mon maître est le méchant & vous l'homme de bien.  
 Plus je vous vois, plus ça m'étonne. —

A votre ton mystérieux,

Malgré votre roulement d'yeux,

Gageons que cet avis n'est celui de personne.

P I R L O N.

Comment donc malheureux, vous oseriez penser... ?

L E S B I N.

Je pense qu'il est tems, Monsieur, que je vous quitte ;

Pour annoncer votre heureuse visite. ( Il sort. )

## SCENE VII.

PIRLON, *seul.*

**I**L fera bien de m'annoncer.  
 Combien ce Moliere a d'empire  
 Sur tous ceux qui sont près de lui!  
 Si je venais à bout de pouvoir le détruire,  
 Je l'empêcherais bien de nous nuire aujourd'hui.  
 Sa morale par-tout est celle qu'on épouse.  
 Les sentimens bientôt seront changés;  
 Envain j'alléguerai nos anciens préjugés,  
 Il les anéantit s'il se fixe à Toulouse.  
 A l'éloigner employons tous nos soins.  
 J'ai des intolérans renouvelé la brigade;  
 Qu'au moment qu'il prévoit le moins,  
 Il se trouve écrasé sous le poids de l'intrigue.  
 Je fais sur lui courir des bruits divers  
 Que ma cabale fera croire;  
 Je perdrais à jamais mon crédit & ma gloire,  
 Si des faibles humains les yeux étaient ouverts.  
 Tandis qu'auprès des grands je travaille en silence  
 Pour m'opposer à ses projets;  
 Détruisons, s'il se peut, l'étroite intelligence  
 Qui regne dans sa Troupe & ses divers sujets.

## SCENE VIII.

LAGRANGE, PIRLON.

LAGRANGE.

**Q**U'est-ce, Monsieur Pirlon, ici qui vous attire?  
 Vous avez renoncé disiez-vous à nous voir. —  
 Qu'avez-vous encor à nous dire?  
 A votre opinion pensez-vous me réduire?  
 Perdez à jamais cet espoir. —  
 Vous le savez, nos cœurs content trop à surprendre;  
 Ainsi, Monsieur, n'insistez plus,  
 De vos raisonnemens je reconnais l'abus,  
 Dispensez-moi de les entendre.

PIRLON.

## COMÉDIE:

PIRLON.

Quoi ! vous osez ainsi taxer de fausseté  
 Un cœur pur que le zèle inspire ;  
 Car quel autre desir auprès de vous m'attire,  
 Que de vous faire enfin sentir la vérité.  
 Je ne puis voir, sans une peine extrême,  
 Que sans égard pour mes avis  
 Vous partagiez des goûts, que sans doute vous-même  
 Vous vous repentiez un jour d'avoir suivis.

De quelque façon qu'on le nomme,  
 D'après ses projets différens,  
 Il n'en est pas moins vrai que Moliere est un homme  
 Dont on devrait étouffer les talens.

L A G R A N G E.

Monsieur Pirlon, cessez de grace,  
 D'oser insulter sans pitié  
 Un cœur droit, dont toujours j'ai cherché l'amitié,  
 Où je vais vous céder la place.  
 Vous ne futes jamais instruit.

De ses mœurs, ni de sa droiture,  
 Mais vous savez les traits qu'il garde à l'imposture ;  
 Pour lui trouver des torts, cela seul vous suffit.

Sans croire ce qu'ici votre parti publie,  
 Interrogez les siens, fréquentez sa maison,  
 Passez chaque acte de sa vie  
 A l'examen de la raison ;

Vous apprendrez que l'innocence  
 Trouva souvent un asyle chez lui,  
 Que de la honteuse indigence  
 Il a toujours été le plus solide appui.  
 S'est-il montré jaloux d'en vouloir faire accroître,  
 En publiant le plus léger bienfait ?

L'avez-vous entendu louer d'une autre gloire  
 Que de celle qu'il a d'obliger en secret ?

Si sans blesser sa modestie,  
 Je publiais ici l'exacte vérité,  
 Sa scrupuleuse loyauté,  
 Vous rougiriez avec l'envie

De l'avoir osé croire un mortel corrompu ;  
 Vous l'estimeriez tous, si vous pouviez m'entendre ;  
 Mais non, car vos discours me font assez comprendre  
 Que vous estimez tout, excepté la vertu.

P I R L O N.

J'admire cependant le zèle qui vous presse  
 Pour cet homme de bien, qui vient en ce moment

De soustraire très-décemment  
 A son intime ami, la main de sa maîtresse.

L A G R A N G E.

Que dites-vous, Monsieur Pirlon ?

P I R L O N.

Rien, car sans doute je m'abuse,  
 Ou peut-être ceci n'est encor qu'une ruse,  
 Pour surprendre votre raison ;  
 Mais duffiez-vous me faire un crime  
 De ma franchise à votre égard,  
 De votre bonne foi, vous êtes la victime ;  
 Je crains que seulement vous le sachiez trop tard.  
 Depuis long-tems de l'ardeur la plus tendre  
 Vous brûlez, je le fais, pour la jeune Brecour,  
 Vous êtes même en droit d'attendre  
 Le prix qu'on doit à votre amour ;  
 Mais dédaignant votre tendresse,  
 Moliere à votre insu va, d'un cœur inhumain,  
 A l'un de ses parens unir votre maitresse,  
 Qui dans trois jours aura sa main.

L A G R A N G E.

Ce trait, ô ciel ! est-il croyable ?

Je ne saurais, Monsieur, croire votre rapport ;

Je céderais à mon transport,

Mais d'un tel procédé Moliere est incapable.  
 Si je le soupçonnais de nuire à mon bonheur,  
 Et de m'avoir trompé, sous un dehors sincère,  
 Jusqu'où ne pourrait pas m'emporter ma fureur ?  
 Celui qui jusqu'ici m'a tenu lieu de père,  
 Aussi cruellement déchirerait mon cœur ?

P I R L O N.

Vous pouvez là-dessus en croire ma franchise ;

Opposez-vous à ce lien,

Votre bon droit vous autorise,

Et tout ici vous doit en fournir le moyen.

Aujourd'hui, sur le soir, sans rien faire paraître,

Si vous avez l'aveu de la jeune Brecour,

On peut furtivement la faire disparaître,

Et favoriser votre amour. —

Adroitement je saurai vous instruire.

Du plan que vous aurez à suivre à ce sujet ;

Par mes soins laissez-vous conduire,

Je garantis votre projet.

L A G R A N G E.

Vous feignez d'être mon complice,

Pour pouvoit mieux, en me prêtant les mains,

De Moliere aujourd'hui renverser les desseins.

Abjurez, croyez-moi, ce grossier artifice ;

Ne souillez plus notre maison ;

Des faux rapports de l'imposture,  
 N'y venez plus de votre langue impure  
 Insolamment distiller le poison:  
 De mon cœur indigné vous avez tout à craindre.  
 Redoutez mon juste courroux;  
 Tremblez, que las de me contraindre,  
 Je ne devienne enfin aussi lâche que vous.  
 Attendez-vous que votre zèle impie.....

P-IRLON, tirant sa montre.

Il est, Monsieur, six heures & demie,  
 Je dois prier le ciel pour votre repentir,  
 Et ce pieux devoir m'oblige de partir. —

## SCENE IX.

LAGRANGE, seul.

V Oilà ceux que Moliere a pourtant à combattre;  
 Ce sont ces fléaux corrupteurs,  
 Qui par-tout cherchent à l'abattre,  
 Et qui si lâchement insultent à ses mœurs.  
 Ce parti qui le calomnie,  
 Et que l'on croit avec légèreté,  
 Prouve que l'homme de génie  
 A chaque pas doit être épouvanté,  
 Lorsqu'il porte dans sa patrie  
 Le flambeau de la vérité. —  
 Si Moliere pourtant avait été capable  
 De ne se montrer qu'à demi;  
 S'il était en effet coupable,  
 Envers les siens & son ami.....  
 Rejettons à jamais ce soupçon qui l'offense:  
 Je dois cependant l'aviser  
 Du tort qu'un tel soupçon fait à son innocence.  
 Un mot lui suffira pour me désabuser:  
 Mais justement le voici qui s'avance.



## SCENE X.

LAGRANGE, MOLIERE.

MOLIERE.

**N**ous sommes, cher Lagrange, encor au même point,  
 Tout me dénie un sort prospère;

Je sollicite, on délibère,

On propose, on s'agite & l'on ne conclut point.

J'allégué vainement le motif qui m'attire;

Rien ne peut désarmer mes hardis extracteurs;

Le faux zèle qui les inspire

Jette de toute part des soupçons sur mes mœurs.

Qu'ai-je donc fait pour mériter l'orage,

Qu'on veut faire fondre sur moi ?

À la vertu je rends hommage,

Je respecte l'État, ma Patrie & mon Roi.

Le faux goût du siècle ou nous sommes,

A quelquefois éprouvé ma rigueur,

Mais jamais je ne parle aux hommes

Que pour leur faire voir le chemin du bonheur.

Pourquoi donc à ce point suis-je en butte à l'envie ?

De ce vice aujourd'hui je serais mieux traité,

Si moins choqué de la difformité,

J'en avais fait l'apologie.

LAGRANGE.

Eh quoi ! Moliere encor... Vous paraîsez surpris

Des contrariétés que votre plan éprouve;

Du mérite souvent, tel est le premier prix :

Mais malgré l'obstacle qu'il trouve,

Il ne doit point fixer ses pas ;

Dès qu'il a franchi la barrière

Les lauriers de la gloire ont pour lui trop d'appas,

Pour qu'il ne vole pas au bout de la carrière.

Envain on entend quelques voix

Qui font des efforts pour vous nuire,

Ne vous rebutez pas vous saurez les réduire ;

Le talent de tout tems à Toulouse eut des droits ;

Que ses concitoyens ne laissent pas détruire.

Je viens de voir encor le cher Monsieur Pirlon,

Cet Italien hypocrite

Que sîtôt qu'il vous fait dehors de la maison,

Vient vous calomnier en nous rendant visite.

## COMÉDIE.

21

M O L I E R E.

Aussi pourquoi le recevoir :

J'ai pris depuis long-tems le soin de vous instruire,  
 Que c'était seulement pour nuire  
 Que cet homme venait nous voir.

Ouvrez à chaqu'instant ma demeure tranquille  
 A l'indigence honnête, à l'homme vertueux,  
 Sur-tout quand je pourrai leur devenir utile.  
 Il est doux d'obliger ceux qu'on fait malheureux ;  
 Mais les méchants jamais n'y trouveront d'asyle,  
 Qu'on ne la ferme que pour eux.

L A G R A N G E.

Il est venu très-poliment me dire,  
 Que j'aspirais envain à la jeune Brecour,  
 Qu'à l'un de vos parens, qui pour elle soupire,  
 Vous alliez l'allier, pour braver mon amour.

M O L I E R E.

L'imposteur ! Cependant, cher Lagrange, j'augure  
 Que malgré cet avis trompeur,  
 Vous n'avez point douté de ma droiture,  
 Ni même soupçonné mon cœur.

Je ne fais jamais rien dont je ne vous avise,  
 Ainsi rassurez-vous sur ce projet cruel ;  
 Ce procédé serait d'un homme plein de fiel ;  
 Aussi n'en dois-je point disculper ma franchise.  
 J'ai bien pû quelquefois mêler à mes discours

D'un peu trop vives incartades ;

Mais mes plus chers amis furent vraiment toujours,  
 Mes égaux & mes camarades.

Laissez en paix glapir Monsieur Pirlon,  
 Qu'il ne puisse entre nous semer aucun soupçon,  
 Et conservons pour lui, ces haines vigoureuses,  
 Que doit donner le vice aux ames vertueuses.

L A G R A N G E.

Convaincu de sa fausseté,  
 Ainsi que je l'étais de son hypocrisie,  
 Je veux voir à quel point, masquant la vérité,  
 Sait se plier la calomnie. —

M O L I E R E.

Non, payez-le, Monsieur, d'un souverain mépris,  
 De ces complôts cruels, tel doit être le prix.  
 Têtebleu, ce me sont de mortelles blessures  
 De voir qu'envers cet homme on garde des mesures,

Car dans ce siècle corrompu

Il n'est point pour mon cœur de plus cruel supplice ;  
 Que de voir tous les jours lâchement faire au vice  
 Le même accueil qu'à la vertu.

Notre usuelle bienfiance,  
 Dont chacun aujourd'hui paraît s'énorgueillir,  
 Autorise l'impertinence,  
 Dont les méchants savent se revêtir.  
 Etes-vous vertueux? je vous accueille en homme  
 Intéressant, consolateur.

Vicieux, je vous suis, & hautement vous nomme  
 A la société comme son corrupteur.

L A G R A N G E.

Vous ne dites rien que mon cœur n'autorise,  
 Mais cependant cher Moliere, entre nous,  
 N'appréhendez-vous point qu'un excès de franchise  
 N'indispose en ces lieux bien des gens contre vous?  
 Je ne crois pas cela le moyen préférable.  
 Quand de l'homme du monde on veut être écouté,  
 Il faut souvent parer des roses de la Fable,  
 Le miroir de la vérité.

M O L I E R E.

Je conviens de mon tort, & que mes récidives  
 Arrivent un peu fréquemment;  
 Mais convenez que ces ames passives  
 Que rien n'affecte vivement,  
 Dont l'apathique indifférence  
 Envisage sans s'émouvoir,  
 Et du même œuil l'homme qui pense,  
 Ou celui qui trahit & manque à son devoir,  
 Ne sont pas celles qu'on préfère;  
 Tout leur paraît du même ton;  
 Mais l'homme de bien au contraire,  
 Jettant sur chaque objet un regard plus sévère,  
 Censure ou soumet tout aux loix de la raison.

Soyez sur que mon caractère

N'est pas ce qui pourra renverser mon projet,  
 Pour s'allarmer on croit avoir un autre objet.

Le Théâtre n'est point assez célèbre encore,  
 Il s'étendra de plus en plus;

Et comme en France, il n'est qu'à son aurore  
 On sent son avantage, & l'on craint ses abus.

J'ai peur qu'à ma demande on ne soit sans réponse.

Ou qu'on n'y veuille consentir,

Peut-être qu'à Toulouse il faut que je renonce;

C'est un des vrais regrets qu'on m'aura fait sentir,

Qu'il eût été flatteur, commençant ma carrière,

Si je dois acquérir quelques célébrités,

De faire dire un jour; de toutes nos Cités,

Toulouse daigna la première

Accueillir autrefois les essais de Moliere.

## SCENE XI.

LESBIN, LAGRANGE, MOLIERE.

LESBIN, *accourant.*

**M**onsieur de Saint-Firmin :  
**MOLIERE.**  
 Eh bien faites entrer ;  
 De l'annoncer on n'est pas dans l'usage, (*Lesbin sor.*)  
 C'est un homme de bien, un philosophe, un sage,  
 Dont l'entretien me dédommage  
 Des ennuis qu'autre part on me fait éprouver.

## SCENE XII.

M. DE St. FIRMIN, MOLIERE, LAGRANGE ;  
 Mad. BEJART, Mademoiselle BRECOUR.

M. DE St. FIRMIN.

**P**eut-être mon entrée est chez vous importune,  
 Si vous vous occupez sur-tout en cet instant ;  
 Mais je viens pour votre fortune  
 Prendre un avis intéressant.  
 Est-il vrai qu'au regret de la patrie entière,  
 Malgré les vœux de ceux qu'on doit considérer ;  
 Nous ne pouvons plus espérer  
 De fixer en ces lieux la Troupe de Moliere ?

**MOLIERE.**

Ce bruit est venu jusqu'a nous ;  
 Comme il est incertain je n'ose encor m'en plaindre  
 Nous n'aurions pas un tel revers à craindre,  
 Si chacun en ces lieux est pensé comme vous.

M. DE St. FIRMIN.

Ne nous affligeons point, ce bruit est faux peut-être ;  
 On n'aura pas eu soin de vous bien informer.  
 A mon pays c'est peu de vous faire connaître,  
 Je prétends vous en faire aimer.  
 Si de quelque crédit je jouis dans la vie,  
 J'en veux appuyer vos projets ;

Et je ne m'en servis jamais  
 Que pour être vraiment utile à ma patrie.  
 Il est beau d'arrêter au sein de nos remparts  
 Celui qui de nos mœurs montre l'insuffisance;  
 Qui moissonne déjà la palme des beaux Arts,  
 Dans les champs qu'autrefois a défriché Tércence;  
 Un Artiste qui fait au nom d'homme de bien,  
 Réunir comme vous le talent d'être utile;  
 Fixer un tel homme en sa Ville,  
 Est l'acte d'un vrai Cytoven.

M O L I E R E.

Ah! louez un peu moins un Auteur ordinaire;  
 Votre esprit je le vois est comme votre cœur,  
 Indulgent à juger, comme enclin à bien faire.  
 Je ne mérite pas votre éloge flatteur.

Veillez m'épargner, je vous prie,  
 Au poids de la raison, Monsieur, je m'apprécie;  
 Je ne marche encor qu'à pas lent;  
 Et ne regarde qu'en tremblant  
 Le roc où l'on plaça les lauriers du génie.

M. DE St. FIRMIN.

Je vois bien que la modestie  
 Est l'appanage du talent;  
 Aussi, Monsieur, je n'envisage,  
 En vous arrêtant parmi nous,  
 Que le glorieux avantage  
 De prouver que chacun à Toulouse est jaloux  
 De vous décerner son suffrage.

M O L I E R E.

Vous me parlez du seul bonheur  
 Après lequel ma Troupe osait prétendre:  
 Si vous saviez combien il en coûte à mon cœur  
 De ne pouvoir me faire entendre,  
 Dans la Ville où les Arts fleurissent aujourd'hui;  
 Mais peu connu dans la carrière,  
 Le franc & modeste Moliere  
 N'a trouvé qu'en vous seul un généreux appui.

M. DE St. FIRMIN.

Le monde vous connaît; il craint votre censure;  
 Par vous qu'il ne soit point flatté.  
 Du vice montrez-vous le fléau redouté,  
 Et poursuivez-le sans mesure,  
 De ses replis toujours nouveaux  
 Moliere, faites-nous justice;  
 Ce serait être son complice  
 Que ne pas enhardir vos utiles travaux.

MOLIERE:

Ah ! du même oeil que vous , Monsieur , je l'envisage ;

Mais le cruel a différens soutiens ,

Je le voudrais combattre avec courage ,

Et l'on m'en ôte les moyens.

Sous différens dehors je le vois qui circule

Et portant en tous lieux un visage apprêté ,

Sous le manteau du ridicule

Infecte la société. —————

De la simplicité le style est trop gothique

Pour nos savantes de renom ,

En langage de Rhétorique

Elles ordonnent un pompon ,

Et leur jargon scientifique

De chaque tête a banni la raison. —————

Envain d'Agnés Arnolphe estime l'innocence ,

Elle fait avec art tromper sa prévoyance ,

Et le vieillard enfin apprend à ses dépens

Que l'hyver doit toujours faire place au printems. —————

Je vois en parcourant le monde ,

De sots & de facheux que l'univers abonde.

Damon de ses yeux m'étourdit tout un jour ,

Et dit qu'avec raison il est bien à la Cour. —————

Des mœurs du tems *Alceste* envain fait la satire ;

Si le vice le choque , il a tort de le dire ;

Soyez dissimulé , complaisant lui dit-on ,

Pliez-vous par faiblesse aux règles du bon ton ;

Sa vertu se révolte , il s'emporte , il déclame ;

On rit de sa franchise & son ami l'en blâme ,

Il est forcé , lassé d'essuyer des dédains ,

De fuir dans un désert l'approche des humains. —————

Voit-on sans s'indigner avec quelle bassesse .

De ce vieillard un fourbe a surpris la faiblesse ;

Comme affectant un air pieux ,

L'imposteur d'un dehors toujours officieux

Adroitement fait colorer son crime ,

Et comme sans parler de ses détours cruels

Il arrive au moment d'entraîner dans l'abîme

Le plus crédule des mortels. —————

Cet autre de ses jours ne fait plus qu'un supplice ,

Pour trop veiller à son trésor

En proie à sa vile avarice

Tout son mérite est dans son or. —————

Ce rustre ose trouver son épouse infidèle ,

Et l'imbécile ne voit pas

Que quel que soit l'affront qu'il reçoive par elle ,

Il y doit trouver des appas ,

Puisque sa femme est demoiselle. ———  
 Jadis ce bon vieillard était maître chez lui,  
 Il grondait à son gré sa fille & sa servante,  
 Mais il n'a plus le droit de parler aujourd'hui,  
 Sa sœur est philotophe & sa femme est savante. ———  
 Ce Bourgeois engoué d'une fausse grandeur,  
 Veut que de quelque titre à la fin on le nomme;  
 Il se ruine au profit d'un fade adulateur,  
 Qui lui dit qu'il pourra passer pour Gentilhomme. ———  
 Cet autre à chaque instant tremble pour sa santé,  
 D'après le docte avis de son Apothicaire;  
 Mais le sot ne voit pas dans son absurdité,  
 Que son mal est imaginaire. ———

Que d'oisifs importuns que d'esprits à l'envers!  
 Je ne suffirais pas à vouloir les décrire,  
 Mais aux hommes, Monsieur, que ferait ma satire?  
 Ils ne les quittent pas ils changent leurs travers.

M. DE St. FIRMIN, avec émotion.

De vos succès ici j'ose presque répondre,  
 A mes concitoyens je vais ouvrir mon cœur;  
 Et de vos ennemis quelle que soit l'aigreur  
 D'un mot je saurai les confondre. ———

MOLIERE.

Ah ! voilà bien cette chaleur  
 Que de votre vertu. j'étais en droit d'attendre;  
 L'homme le plus instruit est encor le plus tendre,  
 Et comme vous, sent les peines d'autrui. ———

M. DE St. FIRMIN.

A mes principes aujourd'hui  
 Ne croyez pas que je déroge;  
 A vos talens je dois servir d'appui,  
 Et le devoir jamais n'a mérité d'éloge.

( Il fait une fausse sortie. )

MOLIERE.

Ah Monsieur je vous suis. ———

M. DE St. FIRMIN.

Demeurez en ces lieux,

Tous vos momens sont précieux.

( En montrant Lagrange. )

Monsieur, de ce qu'ici pour vous je sollicite  
 Viendra vous annoncer le refus malheureux,

Ou vous porter la révolte.

( Il sort, Moliere & Lagrange l'accompagnent. )



## SCENE XIII.

Mad. BEJART, Mademoiselle BRECOUR.

Mademoiselle BRECOUR.

AH! Madame Bejart, si Monsieur St. Firmin  
Peut avoir réuflite entiere,  
Vous ne vous plaindrez plus du rigoureux deflin  
Qui, dites-vous, pourfuit Moliere.

Mad. BEJART.

Je compte beaucoup fur fes foins;  
C'est un homme de bien & que chacun honore;  
Mais ne nous flattons point encore  
Tout nous manque fouvent, quand on le croit le moins.

Mademoiselle BRECOUR.

Mais penfez-vous, ma bonne amie,  
Si tout fe terminait au gré de vos defirs,  
Que Moliere voudrait couronner nos foupirs,  
Et qu'à Lagrange enfin je pourrais être unie.

Mad. BEJART.

Quand Moliere est rentré, j'en ai dit quelques mots;  
Mais il ne trouve point cet hymen à propos.  
De le trop appuyer fa franchise m'accufe :

Vous prenez, dit-il, en ce jour  
Liberté qui vous abuse

Mal-à-propos pour l'amour;

Et lorsque vous ferez en âge de connaître  
Et de mieux vous juger tous deux,  
Vous vous repentirez peut-être  
D'avoir trop tôt ferré vos nœuds.

Mademoiselle BRECOUR.

Ah! Madame Bejart, jamais je vous assure.  
Plus j'écoute la voix de mon penchant flatteur,  
Et plus mon jeune Amant me fait lire en fon cœur,

Moins je lui trouve d'imposture.

L'hymen, ce dieu confolateur,

Qui fous fa chaîne nous appelle,

Reçoit fouvent des loix de l'intérêt trompeur,  
Mais il en recevra pour faire mon bonheur,  
De notre flamme mutuelle.

Mad. BEJART.

Moliere jufqu'ici fut feul votre fou tien,

Au pouvoir qu'autrefois lui donna votre père,  
*Peut-être* seulement voulez-vous vous soustraire,  
 Quand vous recherchez ce lien.

Mademoiselle BRECOUR,

Quand on aurait égard à ma priere

En ce moment, je ne présume pas

Que votre ami, le généreux Moliere,

Puisse me supposer des sentimens si bas.

Vous avez tous les deux pris soin de mon enfance;

Vous avez vu dès mes plus jeunes ans

S'ouvrir mon cœur à la reconnaissance,

Et rien ne changera jamais dans aucun temps,

Votre amitié ni mon obéissance.

Quels que soient de l'hymen les devoirs obligeans,

Ne craignez pas ô mon amie!

Qu'on altère les sentimens,

Qui depuis mon berceau l'un à l'autre nous lie.

Ma mère infortunée, en me donnant le jour,

A vû terminer sa carrière;

Elle vous transmit son amour,

Et vous avez ouvert mes yeux à la lumiere;

Par l'honneur, votre cœur fut toujours inspiré

Dans ce que j'éprouvai dans notre union pure,

Aussi notre lien n'est il pas moins sacré,

Que s'il avait été formé par la nature.

Mad. BEJART.

Ah! conservez toujours ce naturel heureux,

Ne défigurez point ce charmant caractère;

Comme ma fille enfin je vous traite en tous lieux;

Traitez-moi comme votre mère.

## SCENE XIV.

LE MARQUIS, Mad. BEJART;

Mademoiselle BRECOUR,

LE MARQUIS.

**M**esdames, Pardonnez à mon empressement,

Ma démarche peut-être est trop peu réguliere,

Mais ceci, m'a-t-on dit, était l'appartement,

Où je devais trouver Moliere.

Mad. BEJART.

C'est bien en effet en ces lieux

Où, s'il se trouve seul, quelquefois il médite;  
Pourrait-on, sans montrer un esprit curieux  
Savoir, Monsieur, l'objet d'une telle visite?

LE MARQUIS.

Mais s'il est occupé, je pourrai revenir,  
Je ne crois rien avoir de pressant à lui dire;

C'est sa gloire ici qui m'attire,

Et pour son intérêt je veux l'entretenir.

Mad. BEJART.

Souffrez qu'on l'avertisse.

LE MARQUIS

Oh! non pas je vous prie,

Les momens que l'on passe avec lui sont fort doux;

Mais personne, je le parie,

Ne les préfère à ceux qu'on passe auprès de vous.

Mad. BEJART.

Je ne m'attendais pas à cette repartie,

Aussi l'on devine aisément

A ce ton de galanterie

Que la Cour est votre élément.

LE MARQUIS.

Mais sans vouloir m'en faire accroire

J'y vois citer souvent ma bravoure & mon nom;

Le Roi, que j'ai suivi dans plus d'une victoire,

Et qui connaît l'éclat de ma maison

Sur moi répand parfois un rayon de sa gloire;

Aussi c'est un pays où je donne le ton.

Quelqu'importun toujours m'y sollicite,

Mon suffrage exalte ou détruit;

Et s'il faut assigner quelque rang au mérite,

C'est moi que l'on consulte & mon goût que l'on suit.

Un Artiste paraît, c'est moi qui le conseille,

Je suis assez fêté parmi les beaux esprits;

Du talent à plusieurs, j'ai décerné le prix,

Et j'ai donné souvent des avis à Corneille.

Mad. BEJART.

Comment donc vous résolvez-vous

A vous en éloigner, vous courtisan habile?

Car de vivre à la Cour il doit être bien doux,

Quand, comme vous, l'on y peut être utile.

LE MARQUIS.

On n'abandonne pas, il est vrai, sans regret

Un pays où l'on joue un certain personnage;

Mais enfin quel que soit ce flatteur avantage,

Il faut sacrifier au public intérêt;

Et lui seul en ce jour ordonne mon voyage.

Non loin d'ici mes soins sont appelés

Dans ce moment auprès du jeune Prince  
 Qui dicte tous les ans aux États assemblés,  
 Le bonheur de cette Province.

J'apprends en promenant mon esprit curieux  
 Qu'un auteur vient ici commencer sa carrière,  
 Et je n'ai pas voulu m'éloigner de ces lieux  
 Sans avoir présenté mon hommage à Moliere.

Mad. B E J A R T.

D'un tel empressement il doit être honoré ;  
 Quoiqu'il n'attende point, Monsieur, votre visite,  
 Rien ne flatte autant le mérite,  
 Que l'accueil d'un homme éclairé.

LE MARQUIS.

Ainsi que vous j'ose le croire.

Mais sans doute entre vous il est quelque rapport ;  
 Vous êtes sûrement compagnes de sa gloire,  
 Et l'une de vous deux maîtresse de son sort ?

Mad. B E J A R T.

Un simple sentiment l'un à l'autre nous lie,  
 Aucun autre rapport ne nous attache à lui ;  
 Il voit en moi sa plus sincère amie, —

Comme Mademoiselle en lui trouve un appui.

LE MARQUIS.

Vous cultivez un Art dont je suis idolâtre,  
 Je lui consacre mes loisirs,  
 Et je ne connais pas de plus piquants plaisirs,  
 Que ceux que l'on goute au Théâtre ;  
 J'y fais même, entendre ma voix,  
 J'ai déclamé plus d'une scène ;  
 Et la Cour m'a vu plusieurs fois

Lui répéter les vers de l'amant de Chimène.

J'en ai très-bien saisi le ton

La passion, l'idée entiere ;

Si jamais à Paris on appelle Moliere,

Je lui pourrai donner leçon.

Mad. B E J A R T.

Nous vous croyons, Monsieur, un esprit infailible,

Notre ami soufcrira sans doute à ce dessein ;

Quand on a, comme vous, un jugement certain,

Rien ne doit sembler impossible ;

Mais Moliere paraît.



## SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS &amp; MOLIERE.

Mad. BEJART.

**V**ous êtes en ces lieux  
 Attendu par Monsieur, courtisan curieux,  
 Qui des divers talens que son esprit rassemble,  
 Veut faire un exposé bien modeste à vos yeux,  
 Et pour le gêner moins nous vous laissons ensemble.

## SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, MOLIERE.

LE MARQUIS.

**O**ui Monsieur, j'ai voulu visiter le séjour  
 Où vous devez vous faire entendre ;  
 Je verrai vos succès & j'en espère rendre  
 Un compte fidele à la Cour ;  
 Et comme elle n'est point ingrate  
 Envers les talens ni les Arts,  
 Avant peu, du moins je m'en flatte,  
 Nous vous verrons attirer ses regards.

MOLIERE.

D'un sort peu fait pour moi, vous me montrez l'image ;  
 Si de plaire en ces lieux j'obtenais l'avantage ;  
 Si Toulouse en un mot me trouvait à son choix,  
 Croyez que j'aurais le courage  
 D'aller alors faire entendre ma voix  
 Aux échos de Paris comme aux palais des Rois ;  
 Mais quoiqu'ici le goût m'approuve,  
 Notre art n'a point encor fait assez de progrès,  
 Pour m'assurer d'un plein succès  
 Et pour me garantir des ennuis que j'éprouve.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous n'êtes pas sûr de jouer en ces lieux !  
 Je croyais la chose finie ;

Mais votre attente ici sera bientôt remplie ,  
 Je vais leur parler de mon mieux ;  
 Je crois qu'en me faisant connaître  
 A mes avis on se rendra ;  
 Le Roi seul a le droit de s'exprimer en maître ;  
 Mais je parle en son nom & tout se résoudra.

M O L I E R E.

Épargnez-vous , Monsieur , ces inutiles peines ,  
 Si je dois réussir , j'ai des cœurs vertueux  
 Dont le crédit n'est pas douteux  
 Ni les démarches incertaines ,  
 Et qui mē servent de leur mieux.

L E M A R Q U I S.

Ma démarche parbleu n'eut pas été futile ,  
 Mon ton eut produit son effet ;  
 Mais au moins sur un autre objet ,  
 J'ai l'orgueil de vouloir vraiment vous être utile. ———  
 Le Théâtre , Monsieur , demande un plan nouveau ;  
 Son goût actuel est difforme ;  
 Seul vous avez le droit d'y porter le flambeau ,  
 Et d'en publier la réforme.  
 Il est fait , il est vrai , pour corriger nos mœurs ;  
 Mais il faut braver les scrupules ;  
 Et si vous y voulez fronder nos ridicules ,  
 Écartez-vous un peu de nos anciens Auteurs.  
 Votre *Plaute* & votre *Menandre*  
 Que l'on nous vante à tous propos  
 Et dont on cite les bons mots ,  
 Sans avoir l'art de les entendre ;  
 Ces auteurs froids & réguliers  
 Pouvaient bien convenir à des peuples grossiers ,  
 Qui n'ayant pas le goût qui nous épure  
 S'en tenaient bonnement à la simple nature ;  
 Mais nous , pour qui Monsieur une autre clarté luit ,  
 Nous qui savons fixer les plaisirs sur nos traces ,  
 Et que l'esprit adroitement conduit ,  
 Sous les tentes de Mars , comme aux temples des Graces ,  
 Nous méritons d'autres censeurs  
 Qui finement savent nous faire rite  
 Et qui répandent sur nos mœurs  
 Ingénieusement le sel de la satire. ———

M O L I E R E.

C'est-à-dire , Monsieur , qu'on voudrait en ce jour  
 Qu'un Philosophe dramatique  
 Fit plutôt le panégirique ,  
 Que le tableau des vices de la Cour.  
 Je respecte beaucoup sans doute

Cette

Cette Cour dont je vois que l'on fait tant de cas ;

De la fortune elle montre la route ,

Mais au bonheur elle ne conduit pas ;

Et l'écrivain , l'homme qui pense

N'est point jaloux d'un triomphe douteux ;

La fortune n'est point sa seule récompense.

C'est aux lauriers que prétendent ses vœux ,

Et ces lauriers , Monsieur , le public les dispense.

LE MARQUIS.

Mais cependant le ton par excellence ,

Ce ton que l'on cherche par-tout ,

C'est à la Cour qu'en est l'essence ,

Ce n'est que là qu'on a du goût.

Quand vous aurez dans votre humeur caustique ,

Taché de peindre plusieurs fois ,

Du vernis de votre critique ,

Le cercle limité de vos héros Bourgeois ;

Comptez-vous que par là vous ferez dans l'histoire

Chéri de la postérité ?

C'est en parlant de nous qu'on acquiert de la gloire

Et qu'on parvient à la célébrité. —

M O L I E R E.

Trouvez bon en ce cas Monsieur , que j'y renonce.

Chez ces Bourgeois que vous m'éestimés ,

Un caractère se prononce ,

Les cœurs y sont tels qu'ils furent formés.

Le fard trompeur de l'imposteur

A moins défiguré leurs traits ,

Et comme ils sont encor plus près de la nature ,

On peut plus sûrement en faire les portraits.

La censure pour eux rarement est futile ,

Ils présentent ses rapports divers ;

Et la morale ailleurs , très-souvent inutile ,

Les corrige de leurs travers.

Que peut peindre à la Cour un censeur incommode ?

Chacun y dit son nom , nul n'y vante ses mœurs ,

Dans ce pays tout est de mode

Les vices comme les couleurs ;

Et comme au même but tout homme ose prétendre ,

Soit pour être trompé , soit pour être trompeur ,

C'est les défauts de ceux que l'on fait en faveur ,

Que chacun s'étudie à prendre.

LE MARQUIS.

Je comptais sur vos soins , mais j'avais tort d'attendre ;

La scène n'aura plus bientôt aucun appui.

M O L I E R E.

Le Théâtre est-il donc si désert aujourd'hui ?

E

## LE MARQUIS.

Mais on y va, comme ailleurs, par ennui.  
 On y veut bien prêter l'oreille  
 Quelquefois par respect aux vers du grand Corneille ;  
 Il convenait à nos ayeux,  
 D'écouter une pièce à-peu-près régulière ;  
 Mais on ritait de moi parmi nos curieux  
 Si j'en entendais une entière. —————

## MOLIERE.

Ainsi donc nos meilleurs Auteurs  
 Parmi vos juges famelettes  
 Et vos insipides cailletes,  
 Ne sont plus que de froids rimeurs.  
 Vous voulez oublier que leur mâle génie  
 Du siècle en épurant les mœurs  
 Fait la gloire de la patrie,  
 Sibarites effeminés,  
 Vous détruisez le caractère  
 Du pays où vous êtes nés,  
 Indécemment vous persistez  
 Des noms que l'Europe revere ;  
 Des anciens écrivains que vous n'entendez pas,  
 Envain vous faites la satire,  
 A les imiter, à les lire,  
 Toujours l'homme de goût trouvera des appas. —————  
 Je crois bien qu'en effet dans le siècle où nous sommes,  
 Leurs vers ne disent rien à vos cœurs corrompus ;  
 Ils écrivirent pour des hommes  
 Et parmi vous déjà peut-être il n'en est plus !

## LE MARQUIS.

Vous tenez beaucoup à l'antique ;  
 Je ne veux point condamner votre goût ;  
 Je vous dirai pourtant, entre nous, que sur tout  
 Il paraît un peu trop gothique,  
 Quoique vous blâmiez hautement  
 L'esprit que j'approuve & que j'aime,  
 Je m'abstiens de louer ici mon sentiment,  
 Pour moins choquer votre système.  
 Comme vous ne traitez que de graves objets,  
 Je vais vous quitter la partie,  
 Vous reviendrez un jour à mes projets,  
 Malgré votre brusque sortie.  
 Croyez pourtant, Monsieur, que j'apprécie  
 La sagesse & votre raison.  
 Je veux vous voir ici triompher de l'envie ;  
 A vos admirateurs aujourd'hui je m'allie,  
 Et je veux leur prouver en leur donnant le ton  
 Vos talens & ma modestie. ( Il sort )

## SCENE XVII.

MOLIERE, *seul.*

**C**'Est donc à ce jargon, à ces airs prétendus  
 Qu'il n'est plus rien que l'on n'immole.  
 Pourquoi donc ô Français! sous un dehors frivole  
 Cherchez-vous à vouloir étouffer vos vertus?  
 Il allait échauffer ma bile.  
 Puisqu'on me laisse seul enfin,  
 Appliqu'ons la dernière main  
 Au moins à quelque ouvrage utile. ———  
 Que je travaille lentement! (*Allant à sa table.*)  
 Et cependant tout le monde me presse,  
 Remettons nous vite un moment  
 A traduire mon cher Lucrece. ———  
 Mais je le cherche vainement  
 Je ne le trouve plus: quel funeste présage!  
 Quelque indiscret assurément  
 M'aura dérobé cet ouvrage. ———  
 Lesbin, hola Lesbin!

## SCENE XVIII.

LESBIN, MOLIERE,

LESBIN.

**M**onsieur que voulez-vous?

MOLIERE.

De ceux qui sont venus chez nous,  
 En as-tu vu quelqu'un qui te parût capable  
 D'avoir pris sans égard des papiers sur ma table?

LESBIN.

D'abord, Monsieur, je n'ai rien vu.

MOLIERE.

Le coquin n'a jamais rien su. ———

LESBIN.

C'est vrai, mais quel papier, Monsieur, ça peut-il être?

MOLIERE.

Tiens, voilà son semblable. —

LESBIN.

Attendez, c'est peut-être

Moi qui vous l'aurai pris.

MOLIERE.

Où reviens sur tes pas;

Mais qu'en aurais-tu fait ?

LESBIN.

Oh ne vous fachez pas.

Il vient de m'être utile on ne peut d'avantage,  
Vous n'en auriez jamais fait un meilleur usage.

MOLIERE.

Explique-toi donc traite.

LESBIN.

Oh ! je suis tout uni,

Mais si vous vous fachez, Monsieur, tout est fini.

MOLIERE.

Acheve donc Bourreau.

LESBIN.

Pourquoi cet air sévère ?

Vous auriez tout sujet de vous mettre en colère  
Si je m'étais servi de quelque bon papier ;  
Mais j'ai bien pris le soin, Monsieur, de l'employer,  
Parce qu'il étoit vieux, tout rempli de ratures,  
Allez, je connais bien les bonnes-écritures.

MOLIERE.

Au moins je puis le voir, pourquoi me le cacher ?

LESBIN.

Ah ! si vous le voulez je vais vous le chercher,  
Vous ferez bien content de le voir de la sorte.

MOLIERE.

Mais veux tu donc aller,

LESBIN.

Vela que je l'apporte .... ( Il sort. )

## SCENE XIX.

MOLIERE, seul.

**P**eut-être je pourrai le rassembler au moins,  
Le retranscrire en y mettant des soins,  
Et ne pas perdre ainsi le fruit de ma jeunesse.

## SCENE XX.

MOLIERE, LESBIN, *qui entre avec  
une grosse perruque toute en papillotes.*

LESBIN.

**T**Enez, Monsieur, voilà votre Lucrece;  
Vout en êtes content j'espère cette fois.

MOLIERE.

Comment donc insolent, & qu'est-ce que je vois?

LESBIN.

Sur-tout ce que qu'on me dit, Monsieur, je fais des notes,  
Vous m'en donnates l'ordre avant que de sortir

Et bravement je suis venu quérir  
Ce papier pour pouvoir la mettre en papillotes. —

MOLIERE.

Comment donc traitre oser me déchirer ainsi,  
Qui t'a fait me porter un coup aussi funeste?

LESBIN.

Dame, j'ai cru bien faire aussi,  
Et fort innocemment j'ai brûlé tout le reste. —

MOLIERE.

Sors d'ici malheureux, rédoute mon courroux.

LESBIN.

Très-volontiers, quand un maître est colère,  
Il est toujours prudent de l'éloigner de nous.

## SCENE XXI.

MOLIERE, *seul.*

**C**Et accident me désespère,  
Un ouvrage soigné, dont depuis si long-temps  
Je m'occupois avec constance,  
Un sot, par ses soins imprudens  
Me fait perdre le fruit de ce travail immense. ( 1 )

( 1 ) Cette anecdote est tirée de la vie de Moliere, c'est réellement à la méprise d'un Valet fort simple, qu'on doit attribuer la perte de la traduction que ce grand homme avait fait de Lucrece; il fut si outré de

## SCENE XXII, &amp; dernière.

M. DE St. FIRMIN, LAGRANGE, MOLIERE ;  
Mad. BEJART, Mademoiselle BRECOUR.

L A G R A N G E, *accourant.*

**V**ive, vive Moliere; ah! quel heureux moment ;  
De jouer en ces lieux vous avez l'agrément.

M O L I E R E, *avec la plus grande joie.*  
Est-ce vrai cher Lagrange?

M, D E St. F I R M I N.

Oui, j'en ai la parole,

Et je ne viens ici que pour la confirmer.

M O L I E R E.

Ah! de tous mes chagrins ce moment me console ; —

Je n'ai pas attendu cela pour vous aimer,  
Comment vous témoigner que ma reconnaissance.....

M. D E St. F I R M I N.

Le plaisir de vous voir sera ma récompense ;

Charmé de vous fixer enfin dans ce séjour,

Si vous aviez égard à ma priere,

Vous uniriez Lagrange à la jeune Brecour,

Et si ce jour est heureux pour Moliere,

Il le seroit aussi pour leur amour.

M O L I E R E.

Puis-je rien refuser, Monsieur, à votre instance ?

Souvenez-vous ami du don que je vous fais,

En couronnant votre constance.

Mademoiselle B R E C O U R.

O vous! qui prites soin de ma plus tendre enfance ;

Que puis-je faire après tant de bienfaits?....

M O L I E R E.

Les mériter toujours, & n'en parler jamais.

Tous nos vœux sont comblés en ce jour d'allégresse ;

Dans le moment où nous l'espérons moins,

Je couronne votre tendresse,

---

voir une partie de son Poème en papillotes, que dans sa vivacité il jetta l'autre au feu, & priva par là la littérature d'un ouvrage aussi curieux qu'instructif pour ceux qui n'entendent pas la langue latine.

M. Mercier a fait usage de la même anecdote dans la traduction, ou plutôt l'imitation qu'il a faite du Moliere de M. Goldoni.

## COMÉDIE.

Et j'obtiens le prix de mes soins. —  
Puisse-je faire un jour répéter d'âge en âge,  
Pour prix de ce bonheur long-temps inattendu ;  
Toulouse de Moliere eut le premier hommage ;  
Et reçut , accueillant son plus ancien ouvrage,  
Le premier vœu public qu'il fit pour la vertu.

FIN.

---

*J'AI lû , avec intérêt , la Pièce qui a pour titre ;  
MOLIERE A TOULOUSE , & je ne doute pas qu'elle  
ne soit accueillie du Public avec le plus grand plaisir,  
A Toulouse , le 8 Mars 1787.*

DUROUX, Capitoul.

*Permis d'imprimer , ce 21 Mars 1787.*

LARTIGUE, Juge-Mage.

1774

(177)

THE ... OF ...

DURHAM, ...

PRINTED BY ...